

Script de l'étape 2

1. Comprendre un texte



Un texte de philosophie est comme une architecture dont il faut comprendre le plan, les différents niveaux, ce qu'on appelle la structure de l'argumentation. Il faut se repérer dans le texte comme on se repère dans une ville, en trouvant son fil conducteur (l'idée générale) et en ne le perdant pas de vue. Une fois que l'on a dégagé l'ossature du texte, son plan, alors on peut, comme lors d'une promenade, être attentif à ses détails.



Il faut se demander comment l'auteur a construit son texte et pourquoi : quelle est la thèse de l'auteur, quelle est sa cible (thèse adverse). On ne peut pas comprendre la position d'un auteur si on ne saisit pas qu'elle est construite de façon polémique, contre une position adverse.

Regardons ensemble l'image de Richter : *Mettez-vous à distance de l'image. Que voyez-vous ? Est-ce une peinture, une photo, une maquette ? Et si vous vous rapprochez ? Le titre vous aide-t-il à percevoir mieux le sujet de l'œuvre ?*

L'image présente un certain flou, lié à l'épaisseur des touches de peinture. Trop près, nous voyons un entrelacs confus de formes, mais si nous nous éloignons, le dessin de la ville apparaît. La position de surplomb et d'éloignement nous permet de percevoir les contours ou le plan des rues. Ce sont essentiellement les lignes qui nous servent de repères et structurent notre perception. C'est en les suivant que nous mettons en ordre l'image et que nous tentons de saisir l'organisation de la ville.

Nous ne voyons pas immédiatement une ville ; comme l'explique Goodman , nous nous servons du concept de ville pour structurer notre perception et reconnaître une ville sur l'image.

On retrouve une architecture de ville intéressante dans le film *Metropolis*, réalisé en 1927 par Fritz Lang, qui imagine une cité futuriste structurée en une partie haute, symbolisée par la grande tour à étages, et une ville basse où sont relégués les travailleurs, ceux que Marx appelle les prolétaires.

Dans un extrait, on voit les prolétaires s'exténuer au travail, avec des gestes mécaniques, répétitifs et saccadés. Ils sont semblables à des robots et deviennent des machines au milieu de machines. Grâce à leur travail, la ville fonctionne mais ce ne sont pas eux qui en bénéficient : ce sont les classes sociales aisées qui vivent dans la partie haute. Soumis aux dérèglements et aux dangers de la machine, les prolétaires ne comptent pas. Ils sont semblables à des esclaves, dont les corps nus, vulnérables et souffrants sont utilisés comme du bétail. À la fin de la scène, on voit la longue cohorte des travailleurs qui montent les marches comme des automates privés d'âme et de conscience, et qui se font avaler par la machine. Comme les enfants que l'on sacrifiait au dieu Moloch, les propriétaires de la ville, les riches citadins, sacrifient les prolétaires pour tirer seuls le profit de leur force de travail.

On retrouve semblable hiérarchie dans le film White God, cette fois-ci entre les hommes et les chiens.

2. Construire un exemple

Le film *White God* est un film hongrois réalisé en 2014. Ce film, qui critique le fascisme hongrois, nous installe dans une société où seuls les chiens de race pure sont autorisés ; les chiens bâtards doivent être tués. Inspiré du livre de Romain Gary, *Chien blanc*, qui raconte l'histoire de son chien dressé pour attaquer des Noirs aux Etats-Unis, ce film nous montre la révolte des chiens indésirables. Comme Spartakus, le leader des chiens va réunir ses comparses et se soulever contre une domination injuste. Dans la scène finale, la révolte a eu lieu et il faut maintenant retrouver la paix après un déchaînement de violence.

Le dispositif cinématographique nous permet de réaliser une expérience de pensée inédite : nous placer du point de vue du chien. Il est difficile de se mettre à la place des autres, parce que cela suppose de les considérer comme des sujets, de reconnaître leur proximité avec soi-même. La petite fille que l'on voit sur les images est justement capable d'empathie envers les chiens : elle comprend leur situation de vulnérabilité et les souffrances que les hommes qui les maltraitent leur font subir. Elle n'a pas besoin de réaliser l'expérience que nous sommes en train de faire, nous spectateurs.

Pour utiliser un exemple, il faut d'abord le décrire, puis expliquer à quoi il sert, ce qu'il permet de montrer.

Ici, le nombre important de chiens suggère la manière dont ils se sont constitués en collectif, en groupe social, pour des raisons politiques. Nous projetons sur eux une interprétation anthropomorphique parce que la caméra nous y invite. Elle suggère la volonté de rassemblement des chiens, unis pour être plus forts et renverser la domination humaine qui les traite avec violence.

L'enjeu est la réconciliation après la révolte, afin que les humains et les chiens puissent continuer à vivre ensemble. Le film nous apprend qu'il y a deux conditions à cette réconciliation :

- premièrement, une empathie des humains envers les animaux, qui fait prendre conscience de notre vulnérabilité commune et nous empêche de les faire souffrir ;
- deuxièmement, un vécu commun, comme celui partagé par la petite fille qui lui joue de la trompette et son chien.

Le film nous montre qu'il est nécessaire de se mettre à la place d'autrui pour le comprendre et bien le traiter.